

un riche morceau d'éloquence où le christianisme semble parler par la bouche de Démosthène : « O
 « méchants citoyens, cause de la ruine de votre
 « cité, en quel état l'avez-vous réduite ! Et toi Am-
 « mannato di Rota Beccanugi, déloyal citoyen, toi
 « qui te portas chez les Prieurs et obtins, par tes
 « injustes menaces, qu'on livrât les clefs; voyez tous
 « où votre perversité nous a conduits ! O toi, Do-
 « nato Alberti, qui, par tes dédains, abreuvas de
 « dégoûts les citoyens, où est ton arrogance, toi
 « qui te cachas dans la vile cuisine d'un Nuto Ma-
 « rignolli ? Et toi, Nuto, prévôt et ancien de ton
 « quartier, qui t'es laissé tromper par tes partiales
 « affections pour le parti guelfe ! O Messer Rosso
 « de la Tosa, enfle ta grande âme, toi qui, pour avoir
 « la souveraineté, vantas la grandeur de ton parti
 « et chassas les frères de l'autre parti. O Messer
 « Geri Spini, rassasie ton cœur, arrache d'ici les
 « Cerchi, afin de pouvoir vivre en sûreté du prix de
 « tes félonies. O Messer Lapo Saltarelli, toi qui char-
 « geais de menaces et de coups les Recteurs lorsqu'ils
 « ne se rangeaient pas de ton côté dans tes différends,
 « où as-tu pris les armes ? Au logis de Pulci, en
 « restant caché ? O Messer Berto Frescobaldi, qui te
 « montrais si ami des Cerchi et t'offrais comme
 « arbitre dans le différend pour obtenir d'eux en

« prêt douze mille florins, où les as-tu mérités ?
 « O Messer Manetto Scali qui voulais être tenu
 « pour grand et redouté, croyant rester à tout ja-
 « mais le maître, où pris-tu les armes ? Où est ton
 « escorte ? Où sont les chevaux bardés de fer ? Tu
 « t'es laissé soumettre par ceux-là même qui pour
 « toi n'étaient rien ? O vous, bourgeois, qui désiriez
 « les offices, aspiriez aux honneurs, et occupiez le
 « palais des Recteurs, en quoi consista votre dé-
 « fense ? A mentir, à simuler et à dissimuler, à
 « blâmer vos amis et à louer vos ennemis, le tout
 « uniquement pour vivre. Pleurez donc sur vous et
 « sur votre ville. » Que le lecteur médite sur ce
 qui suit, et dise si l'histoire de Florence, à cette
 époque, n'est pas l'histoire de beaucoup d'époques
 et de beaucoup de contrées. Ainsi gémissait Com-
 pagni à Florence. Au dehors, Alighieri tonnait avec
 une bien autre éloquence, celle de l'exil. Sembla-
 ble aux Numides, qui, dans leur fuite, se retour-
 naient pour lancer leurs flèches, il décoche à Valois
 un trait empoisonné. Il révèle l'origine plébéienne
 des Capétiens¹, et place ensuite sur les lèvres de

¹ Si, comme D. Tosti semble le croire, il fallait prendre à la lettre les paroles que Dante, met dans la bouche de Hugues-le-Grand, duc de France et comte de Paris, père du premier roi de la race capétienne, *Figliuol fui d'un beccaio di Parigi, je fus fils*

Hugues-Capet lui-même de brûlantes paroles contre Valois, son descendant¹. Après avoir donné à Florence un regard pour adieu, loin de pleurer, comme

d'un boucher de Paris, le poète se serait livré à un mouvement de passion où l'injustice le disputerait à l'ignorance, puisque ce prince était fils de Robert, duc d'Aquitaine. Mais, il est plus probable, dit M. le chevalier Artaud, qu'il n'y a là qu'une manière brusque et dantesque d'exprimer un fait historique tout-à-fait indifférent. Peut-être l'auteur de la Divine Comédie fait-il allusion à des supplices ordonnés par le père de Hugues-le-Grand; peut-être entend-il parler des grandes richesses que Robert possédait en bestiaux. Aussi, a-t-on toujours vu les personnages les plus intéressés dans la question, non-seulement absoudre ce vers, mais accorder leur protection et même des gratifications aux efforts faits pour naturaliser en France l'œuvre sublime du *gran Padre Alighieri*: tels ont été François I^{er}, Henri IV et Louis XVIII.

(Note du traducteur).

¹ « On m'appela Hugues-Capet; c'est de moi que sont nés les Philippe et les Louis, qui gouvernent, depuis peu, la France; je fus fils d'un boucher de Paris. »

Il frappe Charles d'Anjou :

« Charles vint en Italie, et encore par expiation, il fit une victime de Conradin; puis, toujours par expiation, il rejeta Thomas dans le ciel. »

Il fustige ensuite Charles de Valois :

« Je lis dans l'avenir qu'avant peu on enverra hors de France un autre Charles pour mieux le faire connaître, lui et les siens. Il en sort sans armes et muni seulement de la lance avec laquelle combattit Judas. Il frappe Florence, qu'il déchire de ses coups. Il n'en rapportera pas pour lui des domaines, mais de la honte et des remords d'autant plus accablants, qu'il attachera moins d'importance à ce crime. » (Purg. Chant. XX. V. 70).

Et tout cela dans la bouche de Hugues-Capet !

l'y engageait Compagni, il sourit à cette ville avec une amère ironie dont l'éloquence ne fut jamais égalée; il flagelle, avec le fouet de la plus piquante dérision, son ingrate mais infortunée patrie¹.

Le bannissement des Guelfes Blancs remplit de compassion toute l'Italie. On avait vu d'autres exils, mais celui-ci paraissait plus cruel, parce qu'il était prononcé par un étranger, parce qu'il embrassait plus de victimes, parce qu'il frappait de vertueux et honnêtes citoyens. Les malheureux bannis se disseminèrent par toute l'Italie, errants, dépouillés de tout, chassés *de ce doux nid*

¹ Après avoir parlé de toute l'Italie, il se tourne vers Florence :

« O ma Florence! tu dois être satisfaite de cette digression : elle ne te concerne pas, grâce à ton peuple, qui s'étudie à être si sage!

« Beaucoup d'entre vous ont la justice dans le cœur; mais elle est décochée trop tard, parce qu'on craint de ne pas tirer l'arc à propos et la justice reste sur le bord des lèvres de ton peuple.

« Plusieurs refusent les charges publiques, mais ton peuple, sans réflexion s'en va, criant : je suis courbé...

« Réjouis-toi, tu en as sujet; tu es riche, prudente et en paix. L'effet prouve que je dis la vérité. »

Puis, déchirant le voile de l'âpre ironie, il termine :

« Si tu as quelque souvenir de tes désastres et quelque sens, tu verras que tu ressembles à cette malade qui ne peut trouver de repos sur sa couche, et qui tâche d'apaiser sa douleur en changeant d'attitude. » (Purg. Ch. VI. V. 27).

qu'on appelle la patrie, arraché, aux embrassements de leurs épouses et de leurs enfants. Ils maudissaient Charles, le pacificateur, et Boniface qui l'avait appelé pour leur ruine. Or, comme leur infortune excitait la pitié dans tous les cœurs, Charles et Boniface étaient voués à l'exécration. Ainsi proscrits, et brutalement jetés dehors par le parti guelfe noir, ils franchirent les limites qui les séparaient du parti gibelin, et ne voulant plus rien avoir de commun avec le premier, pas même le nom, ils se jetèrent à corps perdu dans le second. L'un d'eux fut Dante Alighieri, non plus guelfe mais gibelin, sur lequel Valois semblait épuiser ses rigueurs, parce que le poète s'était opposé avec plus d'âme que tous les Florentins à son arrivée et avait dénoncé ses actes à la cour pontificale, pour qu'on y portât remède. Il ne fut pas seulement frappé par la condamnation générale, pour le fait de la conspiration, mais par deux autres précédentes¹. Il sortit de Florence y laissant ses enfants et sa femme, objets chéris de son amour et de ses regrets, auxquels il ne restait pour vivre pauvrement que la faible part de dot maternelle qu'on avait soustraite à grand peine à la rage des citoyens. Il n'emportait avec lui rien de ce qui peut soulager le com-

¹ Balbo, Vie de Dante.

mun des hommes dans le malheur. Mais, la brillante renommée de ses vertus et de son génie le précédait, lui ouvrait les cours des princes, et, ce qui valait beaucoup mieux, les cœurs de ceux que le ciel a faits pour goûter tout ce qu'il y a de doux à pleurer sur les grandes infortunes. Il portait, dans ses membres usés et battus par la tempête, une intelligence semblable à celle d'Homère et de Virgile ; il portait, dans son cœur, cette colère qui, chez les hommes de génie, allume la fièvre de la création. Lorsqu'il eut mangé le pain de l'étranger, lorsqu'il monta et descendit l'escalier d'autrui sa terrible imagination, fécondée par le malheur, conçut et enfanta la Divine Comédie, sublime épopée qu'Aristote lui-même aurait appelée de ce nom, s'il eût su que les chants dont elle se compose ne renferment pas, il est vrai, l'unité d'un fait ou d'un peuple, mais l'unité de tout le moyen-âge, uni par l'ardeur de sa foi, par la vigueur de ses passions ; divisé par son bruyant bouillonnement de vertus et de vices, par l'opposition des éléments contraires qui se combattaient, s'entre-choquaient dans son sein et d'où devait à la fin sortir l'édifice de la civilisation moderne. Homère chanta la Grèce ; Virgile, Rome ; Dante, le monde.

S'étant élevé par ses chants au faite de la gloire,

non-seulement dans tout le parti gibelin, mais même dans toute l'Italie, il foudroya, des hauteurs de son génie, ses ennemis, surtout ceux qui avaient préparé ses malheurs et toutes les âmes se groupèrent autour de lui. Ceux qui partageaient avec lui la peine de l'exil ou les opinions du parti le firent par vengeance, et ceux qui y étaient étrangers, par pitié. Il décharge jusqu'à neuf fois sa vengeance sur Boniface, plongé dans le cercle des simoniaques; il le déchire et le traite ici de parjure, là de renard; Il l'accuse tantôt d'oublier la Terre-Sainte, tantôt d'avoir usurpé le siège de saint Pierre; en sorte, que dans le poème de Dante, cet Hector, traîné plusieurs fois autour des murs troyens, semble n'être autre que Boniface si cruellement traîné à travers l'Enfer par l'imagination furibonde d'Alighieri. Pendant tout respect pour les saintes Clefs, il entre, en furieux, dans la cour pontificale, dépouille ses ministres de leur manteau, découvre en eux les plaies de la pauvre humanité, et tantôt les irrite avec le fouet, tantôt les aigrit plus cruellement en versant sur elles le poison de l'ironie; puis, passant aveuglément des hommes aux choses, il soufflette sans pudeur ce pontificat qu'il avait respecté dans le calme de son esprit, qu'il avait aimé dans le temps où il était guelfe. A ce cri puissant, le soupçon de

l'intrusion simoniaque de Boniface dans la papauté prit une apparence de vérité; les jugements sévères de ce pontife contre les Colonne semblèrent de manifestes injustices, et l'appel de Charles une horrible trahison contre le parti guelfe. Aussi, les amis du pape Célestin, les Colonne, les Guelfes Noirs exilés et tous les Gibelins ne formaient qu'un corps étroitement lié et ennemi juré de Boniface. Comme si la phalange n'eût pas été assez forte, Philippe-le-Bel vint s'y joindre et lui prêter l'appui des armes et du pouvoir royal. Tous se levèrent menaçants, non pour juger, mais pour condamner Boniface. D'immédiates et terribles vengeances opprimèrent ce *magnanime pécheur*, qui dut en rester longtemps accablé, car l'opprobre dont Philippe de France l'avait couvert, était trop pesant, l'âme de Dante qui veillait à la garde de cet opprobre, était trop noble, pour qu'il fût facile de le soulever.

Dante, et, par ce nom, nous exprimons tous les Gibelins Italiens, accrus du parti guelfe blanc, était un homme tout saignant, sous les rudes coups des Noirs; or, de même que celui qui est blessé par une épée, ne s'en prend pas au fer, mais à la main qui a frappé, ainsi, après avoir passé en revue, dans l'Enfer, les Noirs, ses ennemis, et s'être vengé de Charles, il s'arrête plus furieux à Boniface, comme à

la cause première de ses malheurs. Boniface avait appelé et attiré Charles, Boniface ne l'avait point chassé lorsqu'il l'avait trouvé impropre au rétablissement de la paix, il n'avait pas empêché ses injustices envers la faction guelfe : telles étaient ses fautes. Mais elles ne pouvaient être jugées par un homme exilé, spolié de tous ses biens, et, ce qui est pire, exclu des affaires publiques tombées entre les mains de ses ennemis et d'un étranger. La douleur de cet homme était trop cuisante, son ressentiment trop impétueux. Cette impossibilité de juger tranquillement et à sens rassis, n'existait pas seulement pour ceux qui souffraient, mais encore pour ceux qui compatissaient à leurs peines. De là vint que le cri qui retentit en Italie contre Boniface fut presque universel. Les auteurs des Chroniques ne purent eux-mêmes se soustraire à l'empire d'une opinion si générale et si éclatante. Les vengeances aveugles qui s'exerçaient si fréquemment en Italie, les armes à la main, dans l'ardeur des partis guelfe et gibelin, s'exerçaient par les écrivains gibelins contre Boniface. S'il y a folie à penser que des hommes animés par la haine de parti puissent se massacrer, tantôt dans des embuscades, tantôt à découvert, de sang-froid et sans outrepasser les bornes de la justice, il n'y en aurait pas moins à croire qu'une faction si cruellement blessée,

soit restée juste et modérée dans ses appréciations sur ce pontife. Il faut, au contraire, voir et reconnaître, dans Alighieri et dans tous les ennemis de Boniface, la nature humaine, qui, quand les passions l'égarant, perd ce calme et cette limpidité de jugement toujours nécessaires pour apprécier les hommes, mais surtout ceux qui, à cause du pouvoir qu'ils exercent, se trouvent enveloppés de la mystérieuse raison d'Etat. Cette raison qui ne se laisse pénétrer par personne, les siècles l'usent ; et c'est pour cela que les hommes ne se présentent sans déguisement à l'histoire que fort longtemps après leur vie.

Boniface ne voulait point la division mais la paix des Guelfes ; il voulait recouvrer la Sicile, fief de l'Eglise auquel il ne pouvait renoncer. L'appel de Charles fut, comme nous l'avons vu, conseillé par le désespoir d'atteindre autrement ce double but : tandis que Valois trompait, à Florence, l'attente du pontife, celui-ci ne pouvait lui mettre un frein, le prince français étant devenu trop puissant par l'adjonction des Noirs, dont il s'était fait le chef ; néanmoins Boniface le désira, fit des efforts pour y parvenir ; son accueil bienveillant aux propositions des Blancs, la seconde légation du cardinal d'Acquasparta et l'interdit lancé par ce dernier sur Florence, en sont

des preuves. D'un autre côté, Boniface ne pouvait le chasser ni le renvoyer en France ; c'eût été ruiner les affaires de Sicile qu'il croyait pouvoir rétablir par les armes de Charles, c'eût été aussi perdre tout l'or dont il l'avait comblé au moyen de l'impôt des décimes et de pieuses largesses, pour faire la guerre en Sicile et ensuite en Terre-Sainte. L'affaire des Saints-Lieux était, au XIV^e siècle, moins grave sans doute qu'un siècle auparavant, mais elle avait encore de l'importance et occupait sérieusement les esprits. Ajoutons qu'à cette époque le démêlé avec Philippe-Bel était commencé, et que la solution en paraissait encore possible. En aigrissant Charles, le Pape précipitait les événements lamentables qui suivirent et qu'à ce moment l'on espérait encore pouvoir conjurer.

Voilà comment Boniface, enchaîné par ces raisons, fut obligé de rester spectateur inactif de la perversité de Charles et des Noirs, ainsi que des injustes calamités des Blancs. Cette inaction fut prise par ces derniers, non-seulement pour un consentement à leur ruine, mais pour une connivence avec Charles : ainsi le pensa Villani¹. Or, nous le demandons, quel intérêt le pontife pouvait-il avoir à la dissolution du parti guelfe ? quel intérêt à l'accrois-

¹ Lib. 8. c. 48.

sement de celui des Gibelins ? Pouvait-il être content de ce reste de Guelfes qu'on appelait les Noirs ? Sa confiance en Charles pouvait-elle aller jusqu'à le pousser à des excès qui le rendaient odieux à toute l'Italie, et flétrissaient son titre de capitaine de l'Église en Sicile ? Nous n'hésitons pas à l'avouer, Boniface fut, pour ainsi parler, la cause matérielle des injustices des Noirs, mais non la cause morale. Cette cause fut tout entière dans la rébellion des Blancs aux volontés du cardinal d'Acquasparta, lors de sa première légation ; tout entière dans l'insubordination des Noirs, lors de la seconde mission du même légat. Alighieri lui-même répand une vive lumière sur ce fait, quand sa haine pour les personnes s'assoupissant un moment, quand recouvrant la plénitude de sa raison, il se retourne vers l'Italie et impute énergiquement les malheurs dont il gémissait à la discorde de ses enfants, à la discorde, ce germe de tous maux, que Boniface avait, plus fortement que personne, travaillé à étouffer, dans l'intérêt des autres et dans le sien propre. Mais, les raisons que nous venons de soumettre au lecteur ne pouvaient être saisies par un homme qu'emportait le torrent impétueux d'un parti aussi orgueilleux que le parti gibelin, et qui était si cruellement tourmenté par le parti opposé auquel appartenait le pontife. Observateurs